

SB-Livres !

Mensuel
n°15 / 15 avril 2008



Alexandre
JARDIN

**Antoni CASAS ROS / Harlan COBEN / Lucía ETXEBARRIA /
Brigitte FONTAINE / Dan FRANCK / John HASKELL / Stieg LARSSON /
Jonathan LITTELL / Daniel PICOULY / Pascale ROZE /
Valérie TONG CUONG / Avril VENTURA**

Sommaire– n°15 / 15 avril 2008

Ça se dit: Francis CARCO, Philippe DJIAN, Marc LEVY	4
L'événement: Alexandre JARDIN - « Chaque femme est un roman »	5
Les romans: Pascale ROZE, Daniel PICOULY, Brigitte FONTAINE, Dan FRANCK, Antoni CASAS ROS, Valérie TONG CUONG	7
L'ailleurs: Jonathan LITTELL, Stieg LARSSON, Lucía ETXEBARRIA, John HASKELL	14
Les lettres du monde: Thomas KOHNSTAMM, J.K. ROWLING, MANON, Ani CHOYING	19
Le coup de cœur: Avril VENTURA - « Ce qui manque »	20

**Pour mémoire**

Dans *SB-Livres!* n°13
(15 février 2008):

-l'événement: Annie Ernaux
-les romans: S. Chalandon, L. Azuelos, P. Rambaud, Y. Moix, Y.B., J. Chessex, T. Ben Jelloun
-les peuples: Philippe Bouvard
-l'ailleurs: S. Faulks, A. Oz, R. Flanagan, C. Abani
-les lettres du monde
-le coup de cœur: Marie Phillips

**C'est écrit...**

« Sur le calendrier de la découverte du monde, les régions polaires figurent parmi les dernières à avoir été conquises. On peut parler de conquête à propos des pôles, tellement l'approche de ces terres inhospitalières est jalonnée de naufrage, de disparitions, d'agonies, d'aventures meurtrières. La majorité des hommes partis explorer les univers glacés de notre planète ne sont jamais revenus. Ceux qui ont survécu au froid, à la famine, à l'angoisse de l'incertitude du lendemain, nous ont ramené les plus belles pages de l'héroïsme, jusqu'e là insoupçonné, de la nature humaine ».

Jean-Louis Etienne. « Le roman des Pôles » (Omnibus, avant-propos)

« Monet, comme on sait, procédait par « campagnes » de peinture successives, se jetant avec ardeur pour toute une période sur le même sujet, qu'il cherchait à épuiser, toujours d'ailleurs avec le sentiment de ne pouvoir y parvenir, quand ce n' était pas avec celui d'échouer complètement. Autant qu'un nouveau pas fait en direction d'un but lointain et reculant sans cesse... »

Jean-Christophe Bailly. « L'instant et son ombre » (Seuil, p.95)

**Prochain rendez-vous avec
SB-Livres! Le magazine,
le 15 mai 2008**

Crédits photos: Rostain (p.1, 5, 6). Francesca Mantovani (p.7, 13). Walks (p.8). Marie Planeille (p.10). Sandrine Roudeix (p.12). Catherine Helie (p.14). Frank Ward / courtesy of Amherst College (p.15). D.R. (p.16). Arnaud Février (p.18). Marc Boyer (p. 18). Hermance Triay (p.20).

Ça se dit...

Francis Carco Le 26 mai, on célèbre le 50ème anniversaire de la mort de Francis Carco. Né François Carcopino-Tusoli le 3 juillet



1886 en Nouvelle-Calédonie, il vivra dès l'âge de 24 ans à Paris avec de fréquents et longs sé-

jours chez sa grand-mère à Nice. Ecrivain, poète, journaliste et auteur de chansons, il a publié une centaine de titres (romans, recueil de poésies, souvenirs...), dont vingt-cinq chez Albin Michel (entre autres, les biographies de Gérard de Nerval et Paul Verlaine). Il a été élu membre de l'Académie Goncourt en 1937. Et pour commémorer cet anniversaire, Albin Michel réédite en mai deux textes de Carco : *Jésus-la-Caille*, paru en 1914, et *L'Homme traqué*, publié en 1922 et récompensé par le Prix

du roman de l'Académie française.

Philippe Djian Annoncé pour le 22 mai chez Julliard, *Doggy bag, saison 6*. Ce sera l'ultime saison d'une série littéraire lancée par Philippe Djian en 2005. Donc, on attend avec fébrilité et pincement au cœur ce dernier opus. Questions, entre d'autres : comment Marc pourrait-il se remettre de la nouvelle lorsqu'il apprend que sa fille de 19 ans batifole avec son meilleur ami qui, lui, n'en a pas loin de quarante-cinq ? Et Victor, son égoïste de père, faut-il se fier à lui lorsqu'il semble soudain habité par la grâce ? Et son a-t-il trouvé le meilleur moyen de mettre à distance les conflits familiaux : se faire enfermer pour meurtre en prison psychiatrique ! C'est apocalyptique, assure Djian...

Marc Lévy Triple actualité pour Marc Lévy : un nouveau livre, *Toutes ces choses qu'on ne s'est pas dites* (parution 15 mai chez Robert Laffont), puis nouvelle édition (12 juin) de *Mes amis, mes*

amours avant la sortie du film du même titre le 2 juillet... Dans Toutes ces choses..., quelques jours avant son mariage, Julia reçoit un coup de fil du secrétaire particulier de son père. Comme elle l'avait pressenti, Anthony Walsh – un homme d'affaires brillant, mais un père distant – ne pourra pas assister à la cérémonie. Mais pour une fois, Julia reconnaît qu'il a une excuse irréprochable: il est mort. Julia ne peut pas s'empêcher de voir l'aspect tragi-comique de la situation. Son père a toujours eu un don très particulier pour apparaître soudainement et faire basculer le cours de sa vie. D'une seconde à l'autre, ses projets de mariage se transforment en plans de funérailles. Mais le lendemain de l'enterrement, Julia découvre que son père lui réserve encore une surprise. Sans doute le voyage le plus extraordinaire de sa vie... Quant au film, réalisé par Lorraine Lévy (la sœur de l'auteur), il réunit Vincent Lindon, Pascal Elbé, Virginie Ledoyen, Florence Foresti, Bernadette Lafont...

C'est dit...

Don DeLillo : « *Je ne suis pas un intellectuel. J'ai avant tout une perception très physique et émotionnelle des mots, et j'ai toujours l'impression que quelque chose se cache derrière. Le mot « puis » implique l'existence d'un secret que le lecteur détient déjà en lui : celui de son propre imaginaire, qu'il ne doit pas abandonner à la porte de mes livres. Je suis sensible au sens des mots, mais aussi à la beauté visuelle qu'ils dégagent. Depuis toujours, j'écris mes livres sur une vieille machine à écrire, en très gros caractères d'imprimerie. Cela offre une perception visuelle immédiate de ce que les phrases donneront sur le papier. Souvent, les mots viennent d'abord, et l'atmosphère qu'ils créent engendre ensuite une histoire.* ».

(Télérama / Paris, 9 avril 2008)



Alessandro Perisinotto : « *De temps en temps, je fais comme Alfred Hitchcock qui se glissait dans tous ses films : moi je ne montre pas ma tête, mais je parle à travers mon personnage. L'Etranger, que je cite, est à mon avis un très, très grand roman noir. Georges Simenon, qui a écrit plus de deux cents et quelques romans, est une littérature à lui seul. Je cite aussi Jacques Brel, et dans le prochain, pas encore traduit, j'évoque Bénabar!* » (evene.fr / Paris, mars 2008)

Philippe Sollers : « *En réalité, mon expérience personnelle de Mai 68 est passée dans mes romans, à très haute dose, ce qui fait que pour moi c'est une aventure, absolument en dehors de la langue de bois ressassée autour des données dites « politiques ». Cela a été pour moi indubitablement une source d'inspiration physique tout à fait importante : il y a un corps de 68 qui s'est dégagé brusquement de pièges sociaux d'un archaïsme absolument insoutenable, qui est d'ailleurs en train de revenir. Comme souvent dans l'histoire. Nous sommes dans une période de régression et de conformisme aggravé.* » (nonfiction.fr / Paris, 17 mars 2008)

Alexandre JARDIN : « Chaque femme est un roman »



Auteur à succès, Alexandre Jardin a appris la vie hors cadre avec les femmes. A qui il rend hommage avec Chaque femme est un roman, une somme de portraits aériens particulièrement réussie.

D'entrée, il précise : « Je ne veux pas être un personnage public. Sinon, vous faites un pacte avec le diable... Moi, je mène une vie publique qui n'entre pas dans ma vie ». Et d'ajouter : « La vie publique est le livre de la folie collective ». A 43 ans, Alexandre Jardin assure la promo de son nouveau livre, *Chaque femme est un roman*, et après une telle entrée en matière, il demande à son visiteur du jour son avis sur la peinture rouge dont il a recouvert les murs de sa garçonnière- bureau. Voilà, c'est ça, Alexandre Jardin- un drôle de zèbre, un as de la pirouette, un prince voyou gentiment m'as-tu-vu. Il agace autant qu'il séduit, lui qui, à 23 ans, recevait sa première récompense littéraire- le prix Fémina (!). Et vingt ans plus tard, il consacre tout un livre aux femmes qui l'ont façonné, éduqué, fait grandir. De cette gerbe ébouriffante, de ces portraits de dames, que faut-il en retenir, en croire ? Plus fort que jamais, Alexandre Jardin joue avec son sujet, avec ses sujets, avec ses

lecteurs-lectrices ? Où est le vrai, le faux ? Rencontre avec l'auteur qui aime les femmes...

Décidément, avec vous, c'est toujours la même histoire ! En vous lisant, on ne saura donc jamais si vous écrivez la vérité ou si vous êtes le plus grand des menteurs...

Je n'en sais rien moi-même. Je n'en ai pas la moindre idée... Les femmes que j'évoque dans mon nouveau livre sont ce que j'ai voulu voir en elles. J'ai fait des Photomatons, je les ai cadrés d'une certaine façon- une façon différente de la votre. Oui, j'ai écrit ce que j'ai cru ou voulu voir... et en écrivant mes romans, jamais je n'aurai imaginé que des gens allaient se les approprier et même essayer de vivre un certain nombre de chapitres !

Toutes ces femmes dont vous dressez le por-

Suite page 6 .../...

L'ÉVÉNEMENT

.../... Suite de la page 5

trait ont existé ?

Oui même si j'ai changé les prénoms. J'ai envoyé le livre à bon nombre d'entre elles. J'ai des retours. L'une d'elle m'a écrit un petit mot : « J'aurai adoré être celle que tu décris ! » Je lui ai répondu : « Et si tu l'étais ? » Parce qu'elle est une femme extraordinaire qui a choisi ce qu'elle a voulu être.

Qu'est-ce qui vous attire tant chez les femmes ?

Ce que j'aime voir en elles, c'est le roman qu'elles se racontent. Elle son toutes un point commun : elles perturbent toujours mes idées reçues. Elles dynamisent mes convictions, elles me purgent de l'idée stable que je me faisais de la vie. Fondamentalement, c'est ça mon rapport avec l'univers féminin... Peut-être suis-je plus attentif qu'un autre ? En tout cas, les histoires que les femmes se racontent à elles-mêmes, j'aime ça...

Eprouvez-vous la sensation d'être le confident de ces femmes ? Peut-être involontairement...

Parfois... et ça a un écho très fort sur moi. Je m'en souviens alors que ça pourrait arriver et que ça glisse sur moi... Je

Dans la presse

LE PARISIEN (2 avril 2008).

« L'auteur du *Roman des Jardins* (214 300 exemplaires vendus) y rend hommage aux femmes- pas forcément des conquêtes- qui ont marqué sa vie. Lorsqu'on referme ce livre joyeux et surprenant, on se dit que *Jardin* est bien parti pour connaître à nouveau les sommets. De ventes ».

DIRECTSOIR (1er avril 2008).

« Avec *Chaque femme est un roman*, Alexandre Jardin s'ouvre plus intimement à ses lecteurs et leur offre une série de portraits de "filles toquées de liberté" ».

LE JOURNAL DU DIMANCHE

(30 mars 2008).

« Le style vif et déluré d'Alexandre Jardin est très efficace dans le court. Il a le goût de la métaphore. Des formules insolentes claquent; fusent de jolies trouvailles. C'est fort divertissant, mais on ne sait pas trop où tout cela nous mène ».



« Les histoires que les femmes se racontent à elles-mêmes, j'aime ça... »

m'en souviens et j'y repense. Ce sont toujours des moments de grande surprise intellectuelle et là, notre mode de raisonnement vole en éclats...

Ces moments, vous les avez connus plus avec les femmes qu'avec les hommes ?

Toujours ! Récemment, je demandais à l'une d'entre elles comment elle expliquait qu'il y a plus de femmes qui sortent du carré que d'hommes. Elle a eu une réponse magnifique, je n'y avais pas pensé : « Ce sont les hommes qui ont dessiné le carré. Nous, on aurait peut-être dessiné autre chose... » Et puis, il y a quelque chose qui appartient en propre à l'univers féminin, c'est cette somme fantastique d'interrogations et de textes produits pour les plus petites choses comme pour les plus importantes ! Aucune femme changeant de coiffure ne parle de cheveux, elle parle de changement de vie, de positionnement par rapport aux hommes, de transformation par

rapport à leurs regards, de refus... il faut vraiment être un imbécile pour croire qu'il s'agit de cheveux ! C'est un chapitre qui s'ouvre. Il y a constamment une interrogation sur ce qu'est la vie, sur ce qu'elle devrait être, sur ce qu'est la relation à ce qu'elle devrait être. C'est beaucoup plus un mouvement. Et je pense, sur le fond, que c'est la vraie raison pour laquelle les femmes meurent plus vieilles...

Dans *Chaque femme est un roman*, votre mère a droit à sept chapitres...

Parce que ma mère est la clé de mon histoire. Après tout, tous les hommes ne recherchent pas des femmes qui perturbent leur mode de fonctionnement. A chacun, sa folie ! j'ai aimé profondément l'introduction au monde féminin que j'ai vécue à travers ma mère. C'est une femme extraordinairement nourissante, très inconfortable, pas évidente mais d'une exigence qui a de la gueule !

Ce que vous êtes aujourd'hui, vous le devez à toutes ces femmes que vous avez croisées un jour dans votre vie ?

Ce que j'ai aimé très profondément à chaque étape, ce sont des femmes qui m'ont permis de renaître constamment. Il y a la première naissance biologique, et puis ces naissances successives. Ces naissances à l'audace, à un autre mode de fonctionnement de la vie... Ce fonctionnement intrinsèquement paradoxal, je l'ai beaucoup plus expérimenté à travers des femmes qu'on m'en a entreteenu sur les bancs de l'université !

Propos recueillis par ©Serge Bressan



>A lire :

Chaque femme est un roman, d'Alexandre Jardin.

Grasset, 308 pages, 19,80 €.

Pascale ROZE : « Itsik »

Ne tardons pas à le dire, à l'écrire. Oui, *Itsik* est un beau livre. Digne, élégant. Quasiment habité. Son auteure, la Française Pascale Roze, rappelle là que si, en 1996, elle avait reçu le prix Goncourt pour *Le Chasseur zéro*, c'était amplement mérité... Evidemment, des jaloux et des mesquins n'ont pas manqué, par la suite, à lui tailler quelques costumes qui l'habillèrent pour de nombreux hivers. Mais Pascale Roze a suivi sa route en écriture. De belles escales avec, entre autres, *Parle-moi* ou encore *L'eau rouge*. Et toujours, elle a stylisé son écriture- jamais d'afféteries ni de clinquants, seulement l'essentiel. Il en va encore pour ce très réussi *Itsik*, ouvert magnifiquement par trois vers de Rainer Maria Rilke, extraits de *Le Livre de la pauvreté et de la mort* : « Ô mon Dieu, donne à chacun sa propre mort, / Donne à chacun la mort née de sa propre vie / Où il connut l'amour et la misère »...

Et d'entrée, on sait que Yitzhok (Isaac en yiddish, diminutif : Itsik) Gersztenfeld connu, deux fois dans sa vie, le sentiment de dire la vérité. Pascale Roze : « La première fois, elle jaillit de lui, comme une exclamation de son cœur, avec toute son évidence. Et elle eut son efficacité. La seconde fois, il la balbutia. Il fut à part cela un homme silencieux. Parler, pour lui, c'était exagérer »... Blond et silencieux, voilà donc Itsik, un de ces gens ordinaires. Il est né à Varsovie en 1904, père cordonnier, famille de neuf enfants. Etape suivante de sa vie : Berlin où il retrouve son frère aîné qui dirige un atelier de confection, puis la France, un travail à la mine avant d'arriver à Paris. Là, il va fonder un atelier de tricot et une famille avec Maryem- elle aussi née en Pologne, elle qu'il aime depuis si longtemps... Mais comment oublier l'Histoire, sa marche inexorable ? Et ce 20ème siècle qui, au carrefour des années 1930- 40, plonge dans l'abominable, dans l'horreur. La guerre gronde, elle éclate- accords de Munich, invasion des Sudètes, nuit de cristal, armistice... et un jour de mai 1941, il est convoqué par la police parisienne, se retrouve interné pendant plus d'un an dans le camp de Pithiviers dans le Loiret puis est déporté à Auschwitz- il y mourra en juin 1942.

Dans son texte, Pascale Roze s'interroge. Interroge aussi et surtout les silences d'Itsik. Elle se lance dans cette entreprise avec une délicatesse rare. La souffrance des victimes de la barbarie nazie, elle la décortique dans un texte aussi dense qu'il est court (moins de 130 pages)... Cette souffrance, elle ne la saisit pas frontalement- ce pourrait être vulgaire ou déjà vu, déjà lu... Pascale Roze qui, également dramaturge, a travaillé



>A lire :
Itsik,
de Pascale Roze. Stock,
128 pages, 13,50 €.



pendant quinze ans avec Gabriel Garran au Théâtre International de Langue Française, contourne la souffrance, la prend de biais. La précède, la suit... Ainsi, avec Yitzhok Gersztenfeld, dit Itsik, la romancière évoque une vie courte avec silences, installation en zone libre. Avec *Itsik*, on suit un homme qui fait profil bas devant la police. Un homme qui, lors d'une permission exceptionnelle pour aller voir Maryem gravement malade à la condition de revenir, va refuser de s'évader du camp- ce pourrait faire du tort à sa famille ou à ses compagnons d'infortune. Un homme qui donne l'impression d'avoir accepté tout ce qui arrive, même sa mort- tout simplement parce qu'il aurait souhaité demeurer ce qu'il est originellement : un homme ordinaire. S'il n'y avait le tragique de l'histoire d'Itsik, on parlerait simplement d'un homme banal. Mais voilà, Pascale Roze y a ajouté une dimension supplémentaire- et en a fait un roman lumineux...

©Serge Bressan



Daniel PICOULY : « 68, mon amour »

L'un des meilleurs romanciers francophones, Daniel Picouly, a écrit le premier roman sur Mai 68. La belle réussite de ce printemps littéraire !

Ah ! ce joli mois de mai. Ce mois où, paraît-il et si l'on en croit la sagesse populaire, fais ce qu'il te plaît. Donc, quarante ans déjà et un anniversaire en librairie avec une quarantaine (!) d'ouvrages plus ou moins savants, plus ou moins légers, plus ou moins opportunistes... et un roman au titre inspiré : *68, mon amour*. Signé Daniel Picouly. Un de ces auteurs qui, depuis de nombreuses années, nous enchantent. Et là encore, Picouly brille dans ce choc improbable de la journée du 29 mai 1968, une journée durant laquelle a disparu le général de Gaulle. A-t-il cédé à la rue et aux barricades ? Va-t-il abandonner le pouvoir ? Et puis, cette bande de jeunes avec le narrateur (étudiant appliqué en droit) et ses acolytes (Mademoiselle de ou encore le beau-frère éboueur Sergio, le couple Saint-Mexant et Nannette), jusqu'où vont-ils aller ? Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi... Rencontre avec un des meilleurs romanciers francophones.

Donc, vous aussi, vous n'avez pas pu résister ! Vous y êtes allé de votre livre sur Mai 68...

Mais, promis, c'est le hasard de l'édition ! Et pour ne rien vous cacher, je souhaitais qu'il soit publié en septembre dernier. Justement pour qu'on m'évite ce faux procès quasiment d'opportunisme !

Le livre est à peine sorti et l'accueil est unanime... Vous êtes surpris ?

Je suis content et étonné. Et en même temps, je crois que dans ce roman, j'ai évité ce qui m'inquiète toujours : la dérive du romanesque vers un linéaire simple. Je crois à la structure complexe, à une façon de mener les personnages et l'intrigue...

Comment y parvient-on ?

Je dis toujours que le secret de l'écriture, c'est le fessier ! Si vous êtes capable de rester assis dix heures par jour, vous avez déjà un tout pour l'écriture. Mais il faut aussi que cette écriture soit spontanée- et ça, ça se travaille ! Enfin, j'essaie d'oublier le livre que je voulais faire pour écouter uniquement celui que

Suite page 9 .../...

LES ROMANS

.../... Suite de la page 8

je voudrais vraiment faire.

Ainsi, le lecteur est au plus près des personnages, de l'action, de l'intrigue ?

Quand j'écris, j'ai un rapport synoptique et graphique à l'histoire. Je fais un plan. Je miniaturise, j'ai une caméra à l'épaule. J'ai la méthodologie Google Earth- il me faut une histoire bien posée en terre. Alors, je situe sans décrire. Je travaille sur les mouvements et les déplacements, et tellement peu sur les décors.

Alors, pourquoi un roman sur Mai 68 ? Plus précisément sur cette journée du 29 mai 1968...

Pour deux raisons. D'abord, une fâcherie avec mon père. Et ce sentiment de ne pas se comprendre- je n'ai pas voulu lui faire plaisir... Ensuite, de ce qu'on a appelé les « événements de mai 68 », ce 29 mai demeure la journée la plus romanesque, la plus emplie de mystères. Je voulais rendre le côté haletant de cette journée. Une journée qui se termine avec cette ultime image : à l'Élysée, le Général de Gaulle allumant la télé pour savoir ce qu'on raconte de lui. C'est hallucinant, cet homme qui est en train de faire l'Histoire est surtout inquiet de ce qu'on pense de lui !

Au fil des pages de 68, mon amour, vous ne cachez pas votre tendresse pour de Gaulle...

C'était un homme qui me parlait comme si j'étais capable de

tout comprendre. Il parlait l'homme futur que j'allais devenir. En écriture comme en politique, il peut y avoir de la démagogie. Mais il y a des hommes qui font leur boulot d'élévation- ce boulot, de Gaulle le faisait bien. Je croyais en ces valeurs qu'il défendait. Je croyais qu'on pouvait s'élever... J'ai une grande révérence pour ces gens qui restent disponibles. Qui n'oublent jamais pourquoi et par qui ils sont élus. Ces hommes et femmes qui restent simples et disponibles parce qu'ils savent que les gens sont en devenir.

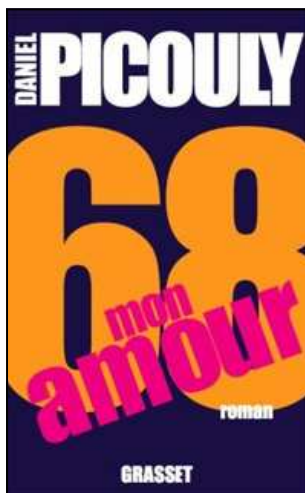
En 1968, vous aviez 20 ans. Quelles images fortes retenir-vous de ce Mai 68 ?

Le temps dont on disposait ! Le pays était bloqué, grève générale. On avait du temps pour parler en famille ou dans la rue. On parlait dans un Paris beau, limpide, sans voiture. C'était charnel, sensuel, le sentiment de liberté. Et puis, cette absence de bruit dans les rues- en dehors des barricades et des affrontements entre police et étudiants. Oui, de ce Mai 68, il reste des images charnelles. Mais en même temps, on savait que la vie, ce n'est pas ça. Qu'il faudrait retourner aux études, au boulot, à l'usine...

Quarante ans après, certains en France remettent en cause Mai 1968...

Une telle attitude, un tel débat est a-historique. Nous sommes le produit de notre histoire, et Mai 68 en fait partie. Que l'on soit d'accord ou non sur son impact, n'empêche ! la société dans laquelle nous vivons, et pas seulement en France, a été influencée par Mai 68.

Propos recueillis par ©Serge Bressan



>A lire :

68, mon amour,
de Daniel Picouly.

Grasset, 418 pages, 19,50 €.

Dans la presse

LA CROIX (2 avril 2008).

« (...) Disons-le tout net : le meilleur livre sur 68 paru ces temps-ci est un conte, un collage onirique, une rêverie promenade dans les rues empestées par les « lacrymos », un certain 29 mai 1968 : le livre de Daniel Picouly .

Très classique dans une des règles que cet auteur virevoltant, drôle et généreux a assignées à son roman *68 mon amour* : l'unité de temps. Il a posé sa caméra invisible dans Paris (mais aussi à Colombey-les-Deux-Églises et à Baden-Baden) un seul jour, le 29 mai 1968. C'est le jour où de Gaulle avait disparu. Quitté la scène et la Seine. Le Général a-t-il « craqué » ? Le général Massu, commandant les troupes françaises stationnées en Allemagne, a-t-il bien, par une psychothérapie de camarade, requinqué le grand soldat flapi ? Les témoins et les historiens en débattent- Picouly, lui, raconte des histoires. C'est son métier, son talent et notre plaisir.

Il a disposé une collection de personnages juvéniles, les uns venus de la banlieue pauvre (le narrateur, Nanette, la fille aux cheveux rouges, Saint-Mexan, l'infirmier révolté et tant d'autres), les autres des beaux quartiers («*Mademoiselle de* » et son fiancé à voiture décapotable), qui vivent intensément les événements, se font cogner par les CRS mais se soucient surtout de la trajectoire de leurs émois et, parfois, de leurs ébats. La ville est disponible, offerte, mais la République vacille.

Le roman de Picouly, écrit avec une allégresse communicative, est chargé, plein de couleurs, de dorures, d'excès, de caricatures, de slogans d'amour. C'est un joyau baroque. Personne n'a vu 68 comme ça et pourtant, quand on referme le roman, l'on se dit : c'était ça ! (...) »

Brigitte FONTAINE : « Travellings »

Jeune fille débarquant à Paris, elle se rêvait comédienne. Au théâtre. Elle s'est retrouvée chanteuse-souvenir magique d'un duo avec Jacques Higelin, Cet enfant que je t'avais fait, ou encore de la cultissime Comme à la Radio. Au Japon, Brigitte Fontaine est une star, une diva. En Francophonie, elle se présente comme la Reine de Kékéland, là où sont regroupés les « kékés »... Mais de temps à autre, la flâneuse en l'île Saint-Louis à Paris nous rappelle qu'elle est aussi (et peut-être même surtout) écrivaine. Ces temps-ci, elle nous en glisse une nouvelle preuve avec *Travellings*. Faut-il dire et écrire qu'une fois encore, ça joue barré, décalé, même borderline ? Faut-il s'en étonner ? Si oui, ce serait bien mal connaître la Reine des « kékés »... Au fil du temps- parfois allant jusqu'à jouer sa propre caricature, Brigitte Fontaine a installé avec une voix profonde un personnage enfumé, survolté et simultanément raplapla. Un personnage évoluant dans son univers à lui seul. Et la voilà donc avec *Travellings*- un livre réussi, allumé bien sûr, enthousiasmant ça va de soi ! Y a-t-il une histoire, au sens classique de la chose ? Allez savoir, en jamais oublier en quelle compagnie on lit- là, le guide a pour nom Brigitte Fontaine. « Elle a toujours baigné dans l'insouciance et ça lui convient très bien? elle a parfois des décrochements brusques d'où elle revient sans mémoire, menant un chahut redoublé », et nous voilà déambulant avec Judith (le double de Fontaine ?)- une femme qui ne se pose pas trop de questions, qui agit à l'instinct. Chez elle, son corps, son cœur et ses nerfs sont des contrées méconnues pour lesquelles on ne peut même pas envisager une cartographie. Judith, c'est un mode de fonctionnement- elle aime, déteste, vit, ressent, s'enfuit, s'exprime toujours selon le même mode : vite et fort, très vite et très fort... « On ne passe pas par Paris, ça brûle, on va dériver sans doute par Orléans et son eau fourbue, Poitiers la belle, Bordeaux l'andouille... » ou encore « Et les voilà parties pour ce que certains blancs-becs appellent l'amour et d'autres blancs-becs illusion. Il n'y a que des blancs-becs partout, comme ça, c'est clair ». Ça a des allures de biographie avec idéal féminin fantasme. Ça brille de toutes les facettes, il y a du sexe tout aussi ludique que poétique, de l'ivresse, du tournis, du coulis. Le style est aussi vif que piquant- tout en truculences et résonances. L'écriture est taquine, abrasive, rythmée avec accélérations et freinage pour chapitres courts, nerveux, enlevés. C'est erratique et virtuose. Impulsif. Indispensable...

©Serge Bressan



>A lire :
Travellings,
de Brigitte Fontaine.
Flammarion,
172 pages, 16 €.

Brigitte Fontaine
Travellings

FLAMMARION

Flammarion

Dan FRANCK : « Roman Nègre »

*Dans son Roman Nègre,
Dan Franck rend hommage
aux auteurs de l'ombre,
ceux qu'on appelle les « nègres ».
Un texte aussi savoureux que brillant...*

Sans tapage et avec élégance, Dan Franck avance en littérature. Depuis plus d'un quart de siècle, il trace son sillon en choses écrites. Avec de beaux et bons livres comme Les Calendes grecques (prix du premier roman, 1980), La Séparation (prix Renaudot, 1991), Un siècle d'amour (avec Enki Bilal, 2000), Libertad ! (2004) ou encore Les aventures de Boro reporter-photographe (en tandem avec Jean Vautrin). Et le voilà en librairies, ces temps-ci, avec un exercice de haute voltige, délicatement titré Roman Nègre. Exercice de haute voltige parce que, dans ce grand roman de la « négritude », il tente le triple salto arrière... et le réussit ! Gloire au « ghostwriter » comme appellent les Anglo-Saxons l'écrivain fantôme. Avec une maîtrise étourdissante, il ne craint pas le grand mix-roman perso, confidences, dérushage d'entretiens d'un haut fonctionnaire, dessous d'une collaboration avec un footballeur génial qui, de la pointe de ses chaussons à crampons, signait ses dribbles, roulettes, petits et grands ponts d'un « Z » comme Zou... ou encore Zinedine Zidane ! Parce que, d'entrée, il faut bien préciser- et il ne s'en est jamais caché, Dan Franck est un fameux « nègre ». Très certainement, l'un des tout meilleurs de l'édition francophone- ce qui l'a amené à recueillir et mettre en forme les confidences et mémoires de chanteurs, acteurs, sportifs, (pseudo) stars en tout genre, parasites, escrocs, anonymes de tout poil.

Une citation du grand écrivain israélien Aaron Appelfeld : « L'écriture est un vêtement », et c'est parti pour le Roman Nègre, grand texte tout empli de coulisses, tiroirs, codes et

Suite page 12 .../...

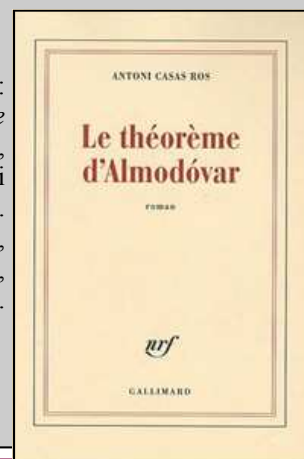
Antoni CASAS ROS: « Le Théorème d'Almodóvar »

Pour commencer, un point de détail : pas de photo d'Antoni Casas Ros, 36 ans, né en Catalogne, vivant présentement à Rome. Depuis un accident de la route à l'âge de 20 ans, il est défiguré. « Depuis quinze ans, personne ne m'a vu. Pour avoir une vie, il faut un visage ». Et dans la foulée d'une citation de Roberto Juaroz : « Au centre du vide, il y a une autre fête », on plonge dans Le Théorème d'Almodóvar, le premier roman d'Antoni Casas Ros et l'un des plus saisissants, les plus étonnants textes parus en ce début d'année 2008. Evidemment, puisque l'auteur entretient le silence avec la presse, les

rumeurs vont bon train dans le monde littéraire-parisien- et il se dit même qu'un auteur de renom pourrait bien, en fait, avoir écrit ce Théorème d'Almodóvar ! Qu'importe, le texte est beau, passionné, perturbant, tout rythmé qu'il est en tête de chaque chapitre par une citation de Newton- exemples : « L'étendue est un corps », « Supprimons du corps la gravité », « La conception de l'infini par la négation de toute limite »... Alors, fiction ? autobiographie ? La ligne frontière est floue, volontairement entretenue par un narrateur qui répond au même nom que l'auteur, Antoni Casas Ros. Il y a, là dans ces pages, quelque chose qui tient du vertige, du frêle, du cassé- il y a des lambeaux. De vie. D'autobiographie. Un accident de la route, donc- « Nous étions ivres, nous venions de fêter ma maîtrise de mathématiques. Lorsque je suis sorti du coma, une nouvelle vie a commencé. Une longue expérience de la solitude, tout cela à cause d'un cerf surgi de la forêt, les naseaux fumants ! » Le cerf qui, au fil des pages,

promène le lecteur du réel au fantastique et vice-versa. Et puis, Pedro Almodóvar : le réalisateur espagnol pointe son nez dans cette affaire- il y amène l'harmonie et le chaos. Son théorème : « Il suffit de regarder assez longtemps pour transformer l'horreur en beauté ». Et enfin, Lisa, le transsexuel au corps d'une perfection utopique. Oui, avec Antoni Casas Ros, au centre du vide, il y a bien une autre fête- profitons-en ! ©S.B.

>A lire :
*Le Théorème
d'Almodóvar*,
d'Antoni
Casas Ros.
Gallimard,
162 pages,
12,50 €.



LES ROMANS



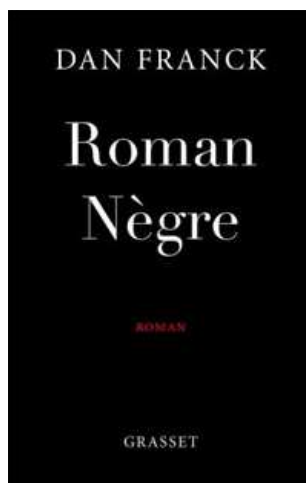
Suite page 11 .../...

noms cryptés... Maître d'œuvre de l'affaire : Taro. Le jour, il écrit pour les autres ; la nuit, pour lui. « Il travaillait pour les autres dans la journée, au premier étage. Il écrivait pour lui-même la nuit, au grenier. Les soixante-deux ouvrages qu'il avait fabriqués sous des identités étrangères avaient été dévorés par des centaines de milliers de lecteurs ; personne n'avait lu ses propres feuillets... » Un jour, il se trouve face à une femme répondant au nom de John Wifeman, elle lui demande d'écrire pour elle son roman et lui dit : « Laissons les mots nous inventer ! Jouons avec eux comme ils savent eux-mêmes plaisanter ». Bien sûr, des thèses sur la « négritude » littéraire, on en a lues et relues mais là, avec Dan Franck, on plonge au cœur du processus. Avec Taro (double à peine dissimulé de Franck), c'est le grand débalage- mais toujours avec élégance et distance. C'est le plongeon dans les sous-sols éditoriaux- mais avec distinction... Oui, il y a des faiseurs, des firmes, des artistes improbables, des éditeurs véreux ou, pour le moins, indéliques- Taro à John Wifeman : « Mes destinées personnelles ne m'inspirent guère en ce moment. Je suis un peu à court. Or, d'après ce qu'on m'a dit, vous êtes riche d'une soixantaine d'expériences, toutes plus complexes les unes que les autres »... Dans ce monde du paraître, dans l'univers diurne, Taro croise des poussières

de stars, des apprentis stars- des fonctionnaires de l'ombre, aussi. Et dès qu'il bascule dans son monde nocturne, il retrouve le personnage de son roman : Gad, ce médecin juif ordinaire enlevé au Liban en 1984 en même temps que les journalistes français pris en otage à Beyrouth. Surgit alors le hasard : notre auteur échange un de ses « clients » avec celui d'un ami « nègre ». Et le texte bascule : la comédie diurne rejoint la tragédie nocturne tout en réconciliant les amours capricieuses de Taro avec l'amour sublime d'un couple, Gad et Anna, cimenté par la mort. En quittant *Roman Nègre*, on applaudit. Dan Franck a réussi le triple salto arrière- en littérature, l'exploit est colossal !

©Serge Bressan

>A lire :
Roman Nègre,
de Dan Franck.
Grasset,
322 pages,
18,90 €.



ET AUSSI...

>*Mon avion, mon roman, mon amour*,
d'Emmanuelle Cosso-Merad

On l'avait repérée en 2005 pour un joli texte : *J'ai longtemps été une blonde d'un mètre soixante-quinze*. La voilà de retour avec un roman au titre délicieux : *Mon avion, mon roman, mon amour*. Soit, donc, Emma, une jeune femme qui souhaitait devenir peintre et qui emprunte des routes sinueuses avant de reprendre les pinceaux. « Les rêves d'enfants ne meurent jamais. Ce sont les gens qui meurent. Les rêves dont de la mémoire. Si nous les oublions, eux ne nous oublient pas », dit-elle. Et tout ça donne un roman léger, enveloppé d'humour et habillé de sensibilité...
Flammarion, 320 pages, 17 €.

>*Sous la vitesse*,
de Ludovic Hary

Une tentative d'hétéroportrait où l'auteur cherche à se peindre par le prisme des autres, de la politique, par les détails et événements fugitifs du monde. Trois fuseaux horaires composent la trame : de 2006 à 1967, un journal de bord écrit à l'envers ; sur quelques années, les aventures d'un pin maritime, avec tempête et embruns ; sur quelques dizaines de minutes, une tentative de se refaire le portrait : coupe au bol, hérisson ou friche industrielle, le coiffeur ne sait plus où donner du ciseau...
Verticales, 226 pages, 21 €.

>*Les Amours de Sailor le chien*,
de Jean-Pierre Otte

Il est conférencier et peintre. Et aussi écrivain. Son œuvre est foisonnante. Il se dit aussi que Jean-Pierre Otte vit sur un causse du Lot, entouré d'une centaine d'animaux. Il est aussi réputé observateur passionné des rites amoureux du monde animal. Donc, dans ce texte, avec une élégance d'écriture, il observe Sailor le chien. Et le voilà lancé dans un constat : c'est un avantage considérable que de savoir par avance qu'une inconnue nous attend- dans un esprit d'ouverture et de réception. C'est intelligent, finement noté, toujours pertinent.
Julliard, 200 pages, 18 €.

Valérie TONG CUONG : « Providence »

*Un roman « choral » duquel transpire
la sincérité et la vérité artistique*



Un aveu : « J'ai l'impression d'être vivante quand j'écris... » Un autre : « J'aime vraiment être dans la fiction. Quand j'écris, j'ai souvent cette sensation de m'être assise dans un fauteuil de cinéma et de regarder un film... Je vais raconter cette histoire que je vois, c'est une chose dont je ne me lasse pas... » Et Valérie Tong Cuong, de se glisser en librairies en ce début de printemps avec un sixième roman, sobrement titré *Providence*. Un texte placé sous le haut contrôle du philosophe latin Sénèque et quelques-uns de ses mots : « Souffrons donc tout avec courage : car tout arrive, non pas comme on croit, par hasard, mais à son heure ». Alors, cette auteure que l'on suit avec intérêt depuis *Big*, son premier livre publié en 1997, se lance dans un de ces textes que l'on dit « choral »- parce qu'ils réunissent, dans un même cadre, plusieurs personnages qui ont ou pas des points communs, des intérêts semblables... Le cinéma raffole

de ce genre- en littérature où l'on ne peut compter que sur les mots, l'exercice est autrement plus difficile : un constat de lecture, Valérie Tong Cuong a évité tous les pièges et autres chausse-trappes du genre.

Avec brillance mais toujours sans tapage, elle déroule les histoires de Marylou, Albert Foehn, Tom ou encore Prudence. Respectivement, ils sont une modeste secrétaire, un homme en fin de vie à 68 ans, un producteur de cinéma influent et une « partner » dans un cabinet de conseil réputé. Mais la vie, l'oublierait-on trop souvent, tient à un fil- un fil si ténu qu'il en est invisible. La vie est un jeu de dominos- le premier tombe, tous se retrouvent couchés... Et voilà comment un chien, un macaron à la violette, un suicide raté ou l'explosion d'un immeuble vont rassembler dans un même hôpital ces Marylou, Albert Foehn, Tom et Prudence... Une fois encore, un tel texte aurait n'être qu'une

démonstration d'une maîtrise technique parfaite de l'écriture ou encore un exercice prétentieux pour « salonards » littéraires- urbains- là, avec Valérie Tong Cuong, ça transpire la sincérité, la vérité artistique, l'urgence. Parce qu'avec *Providence*, on est dans le roman de la vie qui va... ©Serge Bressan

>A lire :
Providence,
de Valérie
Tong
Cuong.
Stock,
226 pages,
18 €.

Valérie
Tong Cuong
Providence

Stock



Jonathan LITTELL : « Le sec et l'humide »

Alors que Les Bienveillantes, prix Goncourt 2006, paraissent en Allemagne, Jonathan Littell revient avec un essai consacré au dirigeant belge d'extrême-droite Léon Degrelle

Un livre sur un livre. Un livre qui a servi de bases de recherches pour un autre publié depuis et primé par le Goncourt... Voici donc *Le sec et l'humide*, texte écrit en 2002 par Jonathan Littell- Américain grandi en France, installé à Barcelone. Un essai sur La campagne de Russie, écrit en 1949 par Léon Degrelle, figure de l'extrême-droite belge et dont, en creux, on peut deviner quelques traits et comportements

dans Max Aue, le personnage principal des *Bienvillantes*. Pour décoder (du moins, tenter) les mots et les faits de Degrelle, Littell s'appuie sur les travaux du sociologue allemand Klaus Theweleit qui a étudié l'imaginaire des corps francs, ces groupes paramilitaires qui, après la Première Guerre Mondiale et par la force, ont fragilisé la toute jeune République de Weimar et écrit sur les Männerphantasien, les « fantasmes mâles ». Jonathan Littell précise, à propos du *Sec et l'humide* : « L'objet est tel que quelle que soit la rigueur avec laquelle on le cerne, toujours par un autre côté il échappe : toujours ses profondeurs, mises à nu, se doubleront d'autres profondeurs insoupçonnées, et, repliées sur elles-mêmes, parfois, pour ne former qu'une surface lisse, morne, banale, mais toujours prête à de nouveau crever sous les pieds de celui qui s'y aventure »...

Suite page 15 .../...



>A lire :
Le sec et l'humide,
de Jonathan Littell.
L'Arbalète Gallimard,
146 pages, 15,50 €.

.../... Suite de la page 14

Dans *La campagne de Russie*, chef du parti Rex et alors réfugié en Espagne, Degrelle expliquait- et justifiait son engagement dans la Légion Wallonie. Pendant la guerre 1939- 45, cette unité a rejoint la Wehrmacht puis de la Waffen-SS. En entrée, du livre de Degrelle, Littell écrit : « C'est d'un livre qu'il s'agit : La campagne de Russie, de Léon Degrelle. Un beau livre. L'exemplaire que je possède, « Collection de luxe reliée toile aux couleurs militaires », arbore en couverture la reproduction d'une affiche de recrutement de la division blindée SS « Wallonie »... » Et, soudain, l'on se rappelle une phrase lue dans *Les Bienveillantes* : « Degrelle ? Tout le monde veut le voir ». Sûrement parce que l'extrémiste belge était l'archétype du fasciste, si l'on s'en réfère, comme Jonathan Littell, aux travaux de Theweleit sur la phraséologie nazie. Parce que, pour le fasciste, le monde est séparé en deux : le sec et l'humide. Chez lui, toujours la dualité, le manichéisme : lui, le soldat debout (ou sec ou raide) et l'autre, le soldat couché (ou humide). Et le même schéma de pensée est appliqué au monde féminin : l'infirmière sublimée ou la prostituée méprisable. Et l'auteur des *Bienveillantes* explique avoir trouvé des dizaines de textes où cette pensée est monnaie courante- dernière preuve en date : la parution d'un texte inédit de Drieu la Rochelle...

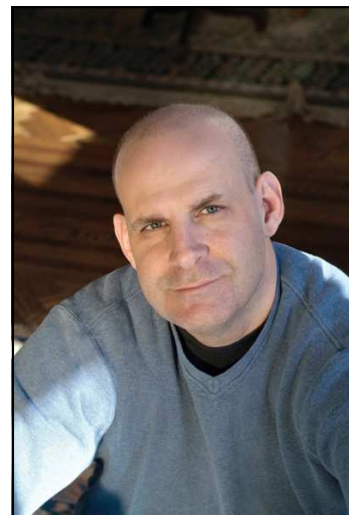
Evidemment, il en est certain qui accusent encore Jonathan Littell de se complaire dans une forme d'hypnotisme pervers pour la surface des bourreaux. Surtout quand, à la lecture du Sec et l'humide, l'auteur ne relève pas seulement chez Léon Degrelle la boue russe, « cloaque prodigieux » qui « happe » les chenilles des panzers et engloutit les soldats (et dans *Les Bienveillantes*, le narrateur est lui aussi obnubilé par les « grandes gerbes de boue liquide » qui maculent les visages). D'une écriture à la pointe aussi acérée que précise, Jonathan Littell étend aussi au final son analyse et sa démonstration sur une interrogation : « Un homme dit « normal » pourrait-il devenir un « fasciste » ? Problème théorique grave... » Tueurs normaux, tueur qui rit, homme poussé par son psychisme à s'engager volontairement dans un groupe constitué dédié à la violence extrême... Et surgissent le Tchétchène Chamil Bassav et le caporal américain Charles Graner dans la prison d'Abou Ghraïb, l'un et l'autre riant au milieu de l'horreur.

©Serge Bressan

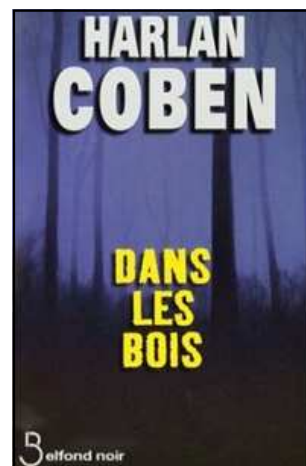
Harlan COBEN : « Dans les bois »

Une précision et une régularité au dessus de tout soupçon. Et un plaisir quasi jubilatoire de faire frissonner son lecteur. Américain de 46 ans au gabarit de basketteur de la NBA et tenu pour un des maîtres du roman policier actuel, Harlan Coben tricote des livres au cordeau. Une nouvelle preuve avec *Dans les bois*, qui fut précédé par *Disparu à jamais*, *Une chance de trop*, *Promets-moi* ou encore *Ne le dis à personne*- adapté au cinéma par Guillaume Canet. Là, pour *Dans les bois*, une fois encore, Coben avoue avoir imaginé son intrigue au saut du lit ! Et d'affirmer, lui qui n'a pas honte d'être un auteur populaire : « Ça m'a intéressé de construire le livre sans aucun des outils habituels. Il y a aussi beaucoup de choses que je n'avais jamais faites avant. J'avais l'habitude de ne jamais toucher à l'international, et là j'ai mis du KGB et des anciens Soviétiques. Je ne mettais jamais de *serial killers*, là il y en a un, même s'il n'a pas un rôle essentiel. Du coup, ce livre a été assez difficile à écrire, mais je suis très heureux du résultat ! » Une satisfaction d'écrivain à hauteur du plaisir du lecteur...

Chez Coben, on retrouve toujours cet art de mener une histoire à son terme sans jamais s'égarer en route. Certes, pour *Dans les bois*, l'auteur affirme que pour la première fois de sa carrière, il ne savait pas où allait l'emmener cette histoire, cette affaire avec Paul Copeland. Été 1985 dans le New Jersey, le héros est animateur dans un camp de vacances situé en bordure de forêt. Une nuit, avec sa petite amie, il s'éloigne et néglige la garde- logiquement, quatre jeunes s'éclipsent dont sa sœur Camille. Quatre jeunes qui ne reviendront jamais- deux corps sont retrouvés, aucun doute : la mort des ados est l'œuvre d'un tueur en série... On saute dans le temps- un bond de vingt ans, Copeland est procureur, il plaide dans une affaire de viol et doit reconnaître un corps. Aucun doute, c'est celui de Gil Perez, un des quatre disparus, mais les parents ne veulent pas l'admettre, le reconnaître. Pourquoi ? Et peut-être que Camille est encore en vie ? Possible, pas possible ? Alors, avec une construction technique un peu voyante et pour le moins attendue, Coben place son héros dans l'obsession de mettre à jour la vérité, toute la vérité et le replonge dans cette nuit de l'été 1985. Il déroule alors tous ses souvenirs... Quelle vérité y trouvera-t-il ? ©S.B.



> A lire :
Dans les bois,
de Harlan Coben.
Traduit par
Roxane Azimi.
Belfond,
434 pages, 21,50 €.



Stieg LARSSON : « La reine dans le palais des courants d'air »



*Un vrai phénomène d'édition.
Des ventes de folie
à travers le monde
pour la trilogie Millénium
du Suédois Stieg Larsson, mort à
50 ans en 2004. Il a
tout simplement bousculé
l'art du polar...*



>A lire :
*Millénium 3.
La Reine dans le palais
des courants d'air,*
de Stieg Larsson.
Traduit par Lena Grumbach et
Marc de Gouvenain.
Actes Sud,
710 pages, 23 €.

Certains évoquent « l'effet Larsson » quand d'autres parlent du « polar de la décennie ». Et quand on regarde les chiffres de ventes, ça donne le vertige. Oui, il y a bien un effet Larsson, ces temps-ci, sur la littérature mondiale ! Stieg Larsson, journaliste économique suédois né Karl Stig-Erlad Larsson le 15 août 1954 à Skelleftehamn, est mort d'une crise cardiaque le 9 novembre 2004 à Stockholm. En Scandinavie, il était réputé pour son engagement contre l'extrémisme de droite et le racisme, il avait fondé la revue *Expo* mais surtout, c'est la trilogie *Millénium*, parue après sa mort entre 2005 et 2008, qui l'a rendu mondialement célèbre. Et on retourne aux chiffres- le vertige, on vous dit : en France à ce jour, *La Reine dans le palais*

des courants d'air- le tome 3 de la trilogie, a été vendu à plus de 150 000 exemplaires (pour, en septembre 2007, un premier tirage de 30 000 exemplaires !). Au Danemark, les ventes du seul tome 3 sont supérieures au dernier *Harry Potter* et en Suède, *La Reine...* a été vendu à 2 millions d'exemplaires. On ajoutera que la trilogie de Larsson est également en cours de traduction dans vingt-cinq pays, dont Israël, Taïwan et la Corée du Sud. Et qu'une série télévisée est en cours de réalisation par le cinéaste danois Niels Arden Oplev- et l'adaptation pour le cinéma est, elle, annoncée pour 2009...

Donc, la « Milléniummania »... Mais qu'y a-t-il donc de si enthousiasmant, de si tétanisant, de si scotchant dans *La Reine dans le palais des courants d'air*, qui succède à *Les Hommes qui n'aimaient pas les femmes* et *La Fille qui rêvait d'un bidon d'essence et d'une allumette* ? Marc de Gouvenain, directeur de collection chez Actes Sud et traducteur de Larsson : « C'est aux lecteurs qu'il faut poser la question du succès de *Millénium*. En fait, il n'y a pas vraiment de recette, sinon on l'appliquerait systématiquement ! Mais je pense que le rythme

Suite page 17 .../...

.../... Suite de la page 16

y est pour beaucoup. Le récit est découpé en scènes courtes, ce qui permet de tenir le lecteur en haleine. Il y a également une grande et riche galerie de personnages ayant chacun une psychologie propre. Cela donne une dimension réaliste au récit. *Millénium* apparaît comme une grande fresque sociale. Aucun thème n'est traité de façon impersonnelle. Lorsque que Larsson parle de psychopathes, de mafieux, ils sont toujours plus ou moins rattachés à un ou plusieurs personnages ».

Et on plonge dans ce fameux tome 3, dans *La Reine dans le palais des courants d'air* (titre ô ! combien délicieux) ... Donc, Lisbeth, l'une des héroïnes de la trilogie, n'est pas morte- ce qui ne signifie pas pour autant que tout va pour le mieux dans les rues de Stockholm... En effet, la jeune femme est mal en point, obligé de rester pendant des semaines dans une chambre d'hôpital, incapable de bouger et d'agir. Et puis, il y a la police qui l'accuse de divers méfaits et la maintient à l'isolement. Bon, il y a aussi Zalachenko, son père qui la haït et qu'elle a frappé à coups de hache, et il est dans le même hôpital, à peine en meilleur état qu'elle... Stieg Larsson continue : il distille au fil des pages quelques renégats de la Sûreté qui agissent en souterrain et n'hésiteront pas à éliminer tous ceux qui gênent ou en savent trop !

De l'autre côté, du côté du bien, il y a toujours le journaliste enquêteur Mikael Blomkvist : il aime toujours Lisbeth mais ne peut pas la rencontrer. Et il s'apprête à sortir un scoop sur des secrets d'Etat. Des secrets qui, publiés, laveraient Lisbeth de tout soupçon. Pour parvenir à ses fins, Blomkvist peut s'appuyer sur Armanskij- il n'est pas certain de pouvoir faire confiance à Erika Berger : elle est à présent rédactrice en chef dans un journal concurrent... Stieg Larsson ne jouait pas avec le tape-à-l'œil, la frime et le m'as-tu-vu. L'air de rien, il a bousculé le polar scandinave et sa *Reine dans le palais des courants d'air* a de bien belles allures de chef-d'œuvre !

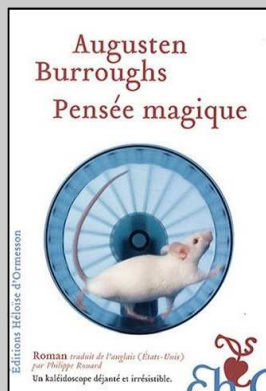
©Serge Bressan

ET AUSSI...

>Pensée magique, d'Augusten Burroughs

Aux Etats-Unis, il est considéré, à 43 ans, comme l'une des voix les plus acérées, dérangées et talentueuses. Et le voici, dans *Pensée magique*, qu'il vient nous rappeler que depuis l'enfance, sa vie flirte avec des sommets tragi-comiques. De sa minute de gloire manquée dans un sport publicitaire pour la boisson Tang à la conviction terrible et ridicule d'avoir été adopté, ses premiers déboires l'ont conduit à l'alcoolisme. Et quand il décide de tourner le dos à ses frasques d'antan, quand il rencontre l'amour et le succès, il est persuadé que ce n'est en rien le résultat du hasard... Parce que, chez lui, pense-t-il, rien n'est fortuit : il y a tant de choses qu'Augusteen contrôle par la seule force de son esprit ! C'est empli d'humour, d'acidité, de tendresse. Terrifiant et hilarant...

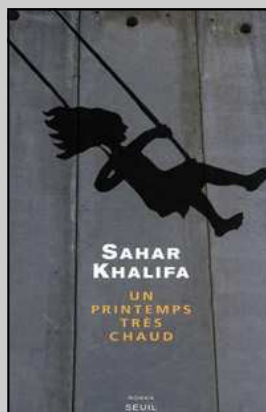
Traduit par Philippe Rouard. Editions Héloïse d'Ormesson, 286 pages, 21 €.



>Un printemps très chaud, de Sahar Khalifa

Le camp palestinien de 'Ayn el-Morjân et la colonie israélienne de Kiryat Sheiba sont séparés par une clôture métallique. De chaque côté, deux enfants s'approprient. Mais la clôture devient un mur entre deux communautés qui se haïssent ou, au mieux, s'ignorent. Ou pactisent. Tout est vu à travers le regard d'Ahmad, le jeune Palestinien, timide tracassé par un amour naissant et la rivalité avec son grand frère Majid. Son univers bascule quand il passe de l'autre côté de la clôture : il est arrêté, emprisonné. Passe de l'enfance à l'adolescence... Ainsi, avec ce roman, l'écrivaine palestinienne Sahar Khalifa brosse une fresque bouleversante de la réalité de son pays, de son désespoir grandissant, de ses paradoxes et de ses antagonismes. Surgit une question-essentielle : quel avenir pour cette jeunesse, qu'elle soit palestinienne ou israélienne ?

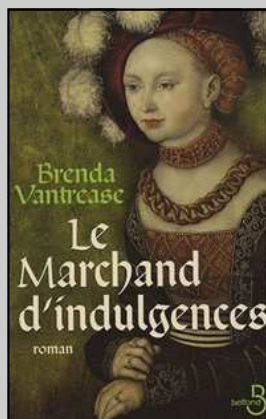
Traduit par Ola Mehanna et Khaled Osman. Seuil, 314 pages, 20 €.



>Le Marchand d'indulgences, de Brenda Vantrease

Deuxième roman pour l'Américaine Brenda Vantrease, 63 ans. Une histoire exotique, mystique, majestueuse et romantique pour les passionnés de l'Europe, de l'histoire de l'Église ou encore l'art des livres. Ainsi, au fil des pages, on va suivre Finn, talentueux enlumineur à Prague au début du 15ème siècle : il a transmis son savoir à sa petite-fille Anna. Ensemble, ils perpétuent la tradition familiale et poursuivent en secret leur mission « lollarde » : traduire la Bible en anglais pour la rendre accessible au plus grand nombre. Mais à cette époque, les persécutions papistes se font de plus en plus menaçantes. Lorsque Finn meurt, Anna doit quitter précipitamment le pays pour trouver refuge en Angleterre, chez Lord et Lady Cobham- des bienfaiteurs acquis aux idées réformatrices

Traduit par Georges-Michel Sarotte. Belfond, 480 pages, 21,50 €.



Lucía ETXEBARRIA : « Je ne souffrirai plus par amour »

Finie la dépendance affective : l'Espagnole Lucía Etxebarria a recensé les recettes du bonheur...

Ces dernières années, on a pris rendez-vous régulier avec cette jeune femme d'Espagne. Elle nous avait glissé en 1997 un prometteur *Amour, Prozac et autres curiosités* ; l'an passé, elle nous était revenue avec l'impeccable *Cosmofobia*. Des textes toujours tirés au cordeau, délicieusement allumés, formidablement envoûtants...

Et comme les (bonnes) habitudes ne se perdent jamais, en ce printemps Lucía Etxebarria se glisse à nouveau jusqu'à nous avec ce nouveau texte un titre magnifique : *Je ne souffrirai plus par amour*. Un titre empli de promesses- que l'auteure va tenir sans difficulté sur plus de 300 pages même si quelques agités de la plume lui ont accordé, dans des gazettes, des sifflets et autres « à éviter ».

Donc, après avoir averti : « Pour elle, pour lui, pour nous, les recettes du bonheur », en ouverture et avec légèreté, elle propose un test préliminaire avec une question essentielle : « Ce livre est-il pour moi ? » On coche, on biffe, c'est réjouissant- et bien sûr que ce livre est pour nous ! Et voilà qu'on suit Lucía Etxebarria, inspirée par les coups tordus qui lui a balancés la vie.

De ses expériences, elle tire quelques leçons et enseignements. Décode les relations homme-femme, femme-femme, homme-homme ou encore transsexuel.

Attention ! que ce soit clair, en aucun cas, il ne s'agit là d'un livre de psycho savant ni même d'un bouquin de gare... C'est un médicament qu'a écrit Lucía Etxebarria. Un vrai livre aspirine à consommer sans la moindre modération !

©Serge Bressan



Dans un recueil de neuf nouvelles, John Haskell laisse parler son imagination. Une réussite !

En voici donc un à qui on ne reprochera pas de faire des histoires. Et encore moins d'en écrire ! Il s'appelle John Haskell, est Américain et on l'avait remarqué l'an passé avec la VF de son premier roman, *American Purgatorio*. Ce printemps, il nous revient avec *Je ne suis pas Jackson Pollock*- un recueil de neuf nouvelles salué par la critique US à sa sortie en 2003. Point

de départ : des personnages ou des animaux célèbres. Et c'est parti- Haskell, lui l'ancien acteur, le metteur en scène ou encore l'auteur pour le théâtre, est en forme, et son imagination déborde. Alors, il déroule. Et ça défile au gré des nouvelles. Il y a, dans ces pages enchanteresses, Jackson Pollock le peintre, les comédiens Anthony Perkins ou encore Janet Leigh, le grand Orson Welles, le génie du piano Glenn Gould et même... Laïka, le premier chien envoyé dans l'espace par les Soviétiques ! Faits réels, fictions, le vrai, le faux. Le réel, l'imaginaire, faites comme vous voulez mais surtout, laissez-vous guider par John Haskell. Parce que, question raconteur, c'est quand même le niveau international ! Pour le plaisir, la première phrase du recueil : « Vous mangez comme un oiseau ». Et une autre : « Une jeune fille, du potentiel à l'état pur, court dans ce champ sans limites. Je l'appelle potentiel pur car elle est jeune et pleine de l'euphorie des possibles ». Et si, après tout, nous étions tous Jackson Pollock- gageons qu'Haskell pourrait écrire que c'est évidemment possible quand le croissant de la lune descend sous la cime des arbres ! ©S.B.

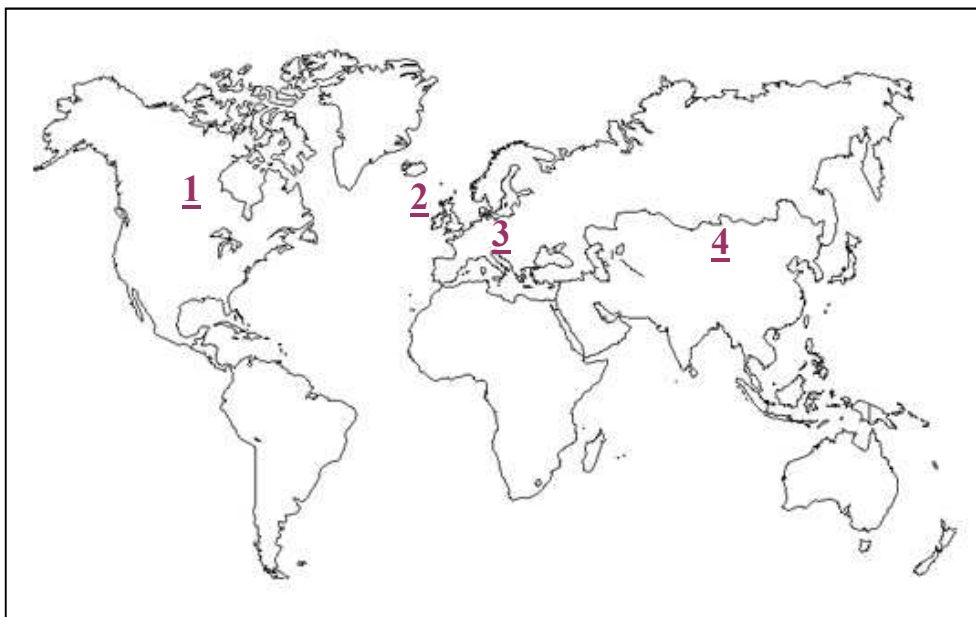


>A lire :
Je ne souffrirai plus par amour,
de Lucía Etxebarria.
Traduit par Maïder Lafourcade.
Editions Héloïse d'Ormesson,
336 pages, 23 €.

>A lire :
Je ne suis pas Jackson Pollock,
de John Haskell.
Traduit par Lazare Bitoun.
Editions Joëlle Losfeld,
184 pages, 19 €.



LES LETTRES DU MONDE



1-Thomas KOHNSTAMM Sensation dans le monde de l'édition avec la sortie, en cette fin avril, de *Do Travel Writers Go To Hell ?*. Son auteur : Thomas Kohnstamm, Américain de 33 ans, auteur pour *The New York Times* et aussi collaborateur des guides de voyage *Lonely Planet*. Dans son livre, il interroge : est-ce que les écrivains de voyages vont en enfer ?, et y développe quelques secrets de fabrication, en racontant ses misères et ses (mini) bidonnages. Entre autres anecdotes : disposant d'un budget insuffisant, il n'est pas allé en Colombie et a recueilli les infos d'une stagiaire du consulat avec qui il sortait ; ou encore, il a partagé son appart' avec une prostituée brésilienne et dealé de l'ectasy parce que l'argent donné par *Lonely Planet* payait tout juste le billet d'avion...

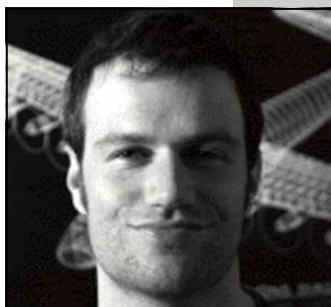
2- J.K. ROWLING Huit mois après la sortie anglaise du tome 7 des aventures de Harry Potter, J.K. Rowling a vendu

plus de 400 millions de livres. Mais ce 15 avril à New York, elle a témoigné dans un procès contre RDR Books, une modeste maison d'édition américaine qui souhaitait publier le contenu du *Harry Potter lexicon*. Soutenue par la Warner Bros., qui détient les droits de ses sept romans, elle affirme que le « lexicon » ne peut en aucun cas être considérée comme une « œuvre dérivée ».

3- MANON Elle est Belge, écrit et vit la plupart du temps nue. Nue physiquement mais aussi psychologiquement-elle le prouve dans *Camping Martinature*, son livre avec une histoire d'ET qui tombent en rade de soucoupe... dans un camping naturiste. Voilà une histoire rocambolesque dans laquelle tout est possible et qu'elle n'hésite pas à présenter comme une « comédie de science fiction dans un camping naturiste ». Et d'ajouter : « Les naturistes vivent un peu en marge de ce monde, à

l'écart des gens qui s'appellent « normaux ». En quelque sorte, les naturistes sont des extra-terrestres - c'est ainsi que je le ressens. Et c'est évidemment un bon point de départ pour imaginer des histoires de science-fiction ! »

4- Ani CHOYING Elle est nonne. Et bouddhiste. Ce qui est loin d'être incompatible en dépit des préconçus que l'on peut avoir en tête. Et Ani Choying publie en France ce 21 avril 2008 *Ma voix pour la liberté* (Oh ! éditions). Réputée pour avoir adopté soixante filles du Népal et du Tibet et s'être battue pour leur droit à l'éducation, Ani Choying s'est elle-même réfugiée dans un monastère pour éviter le mariage forcé. « À dix ans, j'ai décidé que je ne me marierais jamais et que plus personne ne lèverait la main sur moi. À commencer par mon père. » Par ailleurs, elle chante et bénéficie du soutien actif de Tracy Chapman, Céline Dion ou encore Tina Turner.



(De gauche à droite) Thomas Kohnstamm, J.K. Rowling, Manon, Ani Choying

LE COUP DE COEUR -----

Avril VENTURA : « Ce qui manque »



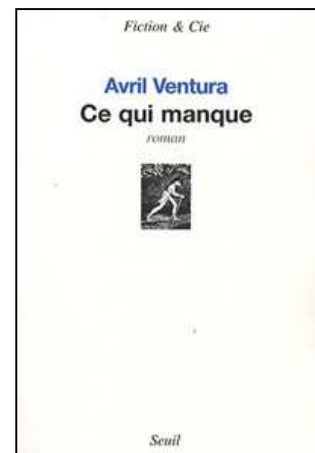
Une certitude : jeune femme tout juste trentenaire, Avril Ventura ne va pas rester longtemps une journaliste parmi tant d'autres en France. En effet, en ce printemps 2008, elle publie son premier texte. Son premier roman : *Ce qui manque*. Et contrairement à ce titre, dans ce roman, il ne manque rien. Une réussite, d'emblée. Coup de maîtresse ! Il y a, au cœur et au fil de ces pages, de l'Édipe, de l'amour, du vice en cercle, la mort ou encore l'enfance.

On nous dit, ici et là, que ce roman est autobiographique- allez savoir ! On sait seulement, et ça ne souffre pas le moindre doute, qu'il est saisissant en diable et que tout au long, plane et flotte l'ombre de la mère alcoolique, dépressive et qui, finalement, s'est suicidée. On résume : autour d'Anna- jeune Parisienne, quatre personnages- trois hommes et une femme. Mathieu dont elle va se séparer ;

Antoine qui devient son amant ; Alice qu'Antoine va quitter et Thomas, le frère schizo interné en HP. Chaque personnage se raconte- et raconte sa relation à Anna qui, elle, échappe à toute relation...

Après la mort de sa mère (qui n'est jamais nommée, seulement appelée « tu »), la jeune fille a construit sa vie sur une enfance d'absences, de non-dits et d'hypocrisies... Chez Avril Ventura, c'est amour, illusion, raison à tous les étages, à toutes les pages. Vertiges de l'amour- c'est comment qu'on freine ? Questions sans réponses. Béances étourdissantes rythmées par une écriture balancée par l'avant et l'arrière. Une écriture singulière et sans chichis, sans afféteries ni poses. Ce qui manque : un texte indispensable- parce qu'il sonne la sincérité, qualité suprême de l'écrivain...

©Serge Bressan



A lire :
Ce qui manque,
d'Avril Ventura.
Seuil, 226 pages, 17,50 €.